

LA SCIENCE ET LA DÉMONOLOGIE

LES MISSIONS DES JÉSUITES FRANÇAIS EN INDE (XVIII^e SIÈCLE)

Ines G. Županov

CEIAS-CNRS, Paris

Pour les missionnaires jésuites français de la fin du XVII^e siècle, l'Inde devint, un peu par hasard, une destination apostolique que l'hagiographie jésuite transforma rapidement en un choix de la Providence Divine¹. Les six premiers jésuites français, choisis parmi les meilleurs mathématiciens du collège Louis-le-Grand de Paris — Guy Tachard (1651-1712), Jean de Fontenay (1643-1710), Joachim Bouvet (1656-1730), Jean-François Gerbillon (1654-1707), Louis Le Comte (1655-1728) et Claude de Visdelou (1656-1737) — furent envoyés en Asie par Louis XIV en 1685. Ils faisaient partie d'une ambassade pour le Siam d'où ils devaient se rendre en Chine². C'est une initiative que l'on peut décliner rétrospectivement en trois volets : politique, religieux et scientifique.

En premier lieu, c'est le désir politique de Louis XIV et de son administrateur des finances, Jean-Baptiste Colbert, qui préside à l'entreprise. Dans leur vision ambitieuse de la monarchie absolue, l'expansion coloniale vers l'Orient, l'Afrique et l'Amérique, était une étape naturelle à suivre comme le faisaient en parallèle les nations rivales — britannique et hollandaise. La Compagnie française pour le commerce des Indes orientales, créée par Colbert, fut approuvée par Louis XIV en 1664 et ses lettres patentes enregistrées par le Parlement de Paris³. La devise inscrite sur le blason de la Compagnie, « *florebo quocumque ferar* » (« Je fleurirai là où je serai portée »), sur lequel deux « Indiens » d'Amérique à demi nus, porteurs d'arc et de flèches, soutenaient un tableau ovale où Poséidon, dévêtu, se reposait sur la surface de l'océan, révélait l'ambition du projet ainsi qu'une certaine arrogance

¹ Je remercie Christophe Guilmoto, Marie Fourcade, Charlotte de Castelnau-L'Estoile, Aliocha Maldavsky, Paolo Aranha et Marie-Lucie Copete de leur apport éditorial et/ou de leurs commentaires sur une version préliminaire de ce chapitre.

² Voir I. LANDRY-DERON, « Les mathématiciens envoyés en Chine » et ID., *La Preuve par la Chine*. Seuls cinq missionnaires arrivèrent à Beijing en 1688. Guy Tachard fit plusieurs voyages entre la France et le Siam en essayant d'implanter la mission jésuite française en synchronie avec l'expansion de la Compagnie des Indes orientales, mais ces efforts échouèrent. Les missionnaires s'installèrent à Pondichéry après 1688. Tachard mourut à Chandernagor en 1712.

³ Voir G. J. AMES, Colbert, et G. J. AMES et R. S. LOVE (éd.), *Distant Lands and Diverse Cultures*. Voir aussi les travaux de Ph. HAUDRÈRE, *La Compagnie française des Indes au XVIII^e siècle*, et ID., *Les Compagnies des Indes orientales : trois siècles de rencontre*.

propre aux retardataires dans la « colonisation » de l'Asie. Même si le blason n'indiquait aucune intention de s'appuyer, comme les Portugais l'avaient fait au XVI^e siècle, sur « l'arme spirituelle » des missionnaires, une nouvelle institution religieuse destinée à s'investir dans les missions lointaines et composées de prêtres séculiers, la Société des missions étrangères, vit le jour à Paris en 1658.

Les relations troubles, alternant entre rivalité et coopération entre les puissances catholiques — le Portugal, la papauté et la France — dans le champ missionnaire asiatique, n'avaient guère fait avancer une politique « spirituelle » et « temporelle » unique. Le droit de *padroado*, revendiqué avec acharnement par les Portugais, les manœuvres de la *Propaganda Fide* et les aspirations des rois de France engendrèrent des situations insoutenables pour les missionnaires (portugais, italiens, allemands, français, flamands, et autres) dont les chemins se croisaient au Siam, au Vietnam, en Chine et en Inde, aboutissant souvent à des scandales et à des querelles⁴. Aux controverses et aux contestations, à la fois théologiques, politiques et économiques, s'ajoutait la concurrence entre les ordres et les religieux.

La mission et le commerce étaient des alliés naturels dans l'espace et dans le temps de la « conquête » initiale, mais les trajectoires et les intentions des coteries ou des acteurs individuels, même quand ils proclamaient obéir à une volonté supérieure, furent difficiles à harmoniser sur une ligne de coopération constante. François-Xavier fut le premier à en souligner les contradictions et les jésuites, que la littérature hagiographique nomma « les marchands des âmes », se lancèrent eux-mêmes dans des opérations commerciales pour financer leurs projets missionnaires aux XVI^e et XVII^e siècles au Japon, en Chine et ailleurs, ce qui leur en coûta plus tard, au moment de la suppression de l'ordre⁵.

La création de la Compagnie française des Indes orientales avait aussi stimulé l'enthousiasme missionnaire en France, bien que les autorités ecclésiales à Rome aient été conscientes que les intérêts français ne devaient pas être confondus avec les intérêts des missions. Pour combattre le *padroado* portugais, le pape et la *Propaganda Fide* n'avaient d'autre possibilité que de cautionner le droit de patronage français⁶. À la fin du XVII^e siècle, les jésuites français se joignirent volontairement à des projets français, quitte à s'opposer aux jésuites des autres nations sous le *padroado* portugais ou le *patronato* espagnol.

Pour le roi de France, les jésuites étaient autant des missionnaires que des « diplomates ». Mais ce projet politique ne saurait être séparé de leur projet religieux. D'après Charles le Gobien, le *scriptor* jésuite et l'éditeur des premiers tomes des *Lettres édifiantes et curieuses*, la religion et la gloire de la France et de son roi étaient en jeu. Mais ce furent les jésuites qui défrichèrent le chemin puisque le « zèle » de Colbert fut « rallumé » par une lettre de Ferdinand Verbiest, jésuite et mathématicien à la cour chinoise de Beijing et président du Tribunal des mathématiques⁷ :

⁴ D. F. LACH et E. J. VAN KLEY, *Asia in the Making of Europe*.

⁵ D. ALDEN, *The Making of an Enterprise*. Voir L. CLOSSEY, *Salvation and Globalisation*, pp. 162-192.

⁶ Voir J. GUENNOU, *Missions étrangères de Paris* et H. CHAPPOULIE, *Rome et les missions d'Indochine*.

⁷ N. GOLVERS (éd.), *The Christian Mission in China*. J. W. S. I. WITEK (éd.), *Ferdinand Verbiest (1623-1688)*.

Cette Lettre ayant fait les mesmes impressions sur l'esprit d'un Ministre sage & zélé pour les intérêts de la Religion, il regarda la conversion de la Chine comme une entreprise des plus glorieuses à la France qu'on pût faire du Regne du Roy⁸.

Finalement, le troisième volet, et non des moindres, de ce projet d'ouverture impériale de la monarchie française sur l'Asie, confié aux jésuites, était scientifique, faisant partie tout autant d'une « mission civilisatrice » avant la lettre, puisque la science la plus précieuse fut la science du salut chrétien. Ainsi, Le Gobien écrit dans son « Epistre aux jésuites de France » :

Comme il [Colbert] travaillait alors à perfectionner les Sciences et les Arts, et qu'il sçavoit que les Chinois se piquent de ces connaissances plus que nulle autre Nation du monde, il crut que rien n'étoit plus capable de donner aux Sciences et aux Arts un nouveau lustre que la communication des découvertes qu'on pourrait faire à la Chine, et que rien en même temps ne seroit plus propre à faire recevoir l'Évangile à la Chine, que d'y envoyer des hommes qui fussent également zélés pour le salut des âmes, et habiles dans les Sciences de l'Europe⁹.

Au moment du départ, cinq des six premiers jésuites furent nommés correspondants de l'Académie des sciences et reçurent des lettres patentes des Mathématiciens du Roy pour les Indes et la Chine¹⁰. La configuration sociale, politique et culturelle du terrain indien et chinois se révéla rapidement fort différente. Tandis que les jésuites mathématiciens, ingénieurs, architectes, musiciens et peintres furent directement sollicités par l'empereur Kangxi (1654-1722) puis par son petit-fils, l'empereur Qilong (1736-1795), en Inde les missions étaient, soit à Pondichéry, Chandernagor et Karikal, sous la tutelle française, soit implantées dans les villages ou des bourgades sous le contrôle de « roitelets » qui, en général, s'intéressaient peu aux « sciences » jésuites¹¹. Au lieu d'être demandés, les jésuites étaient demandeurs

⁸ « Une lettre... pleine de ce feu divin, que le Sauveur a apporté au monde, & qu'il a communiqué à ses Apôtres, r'alluma encore plus vivement ce Zele dans tous les cœurs ». « Epistre aux jésuites de France », par Charles le Gobien, *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères* (ci-après *LEC*), vol. I, pp. aiii. Voir aussi F. de DAINVILLE, *La Géographie des humanistes*, pp. 450-451.

⁹ Le Gobien, « Epistre aux jésuites de France », *LEC*, vol. I, pp. avj.

¹⁰ En 1663, Jean-Baptiste Colbert fonde l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il favorise la recherche en créant l'Académie des sciences (1666), l'Observatoire de Paris (1667), l'Académie d'architecture (1671). M. P. CROSLAND, *Science under Control*. Voir aussi C. JAMI, « From Louis XIV's court », dans K. HASHIMOTO *et alii* (éd.), *East Asian Science*.

¹¹ Sur la dynastie Qing, voir les contributions dans J. A. MILLWARD, R. W. DUNNELL et M. C. ELLIOTT, *New Qing Imperial History*. Pour l'arrière-plan historique et géographique des missions catholiques en Inde, voir S. BAYLY, *Saints, Goddess & King*. Le désintérêt des élites indiennes pour les « sciences » jésuites est trop complexe pour que l'on s'y attarde ici, mais il faut garder à l'esprit le fait que les jésuites en Inde, à l'inverse de ceux de Chine, n'ont jamais pu s'imposer comme les seuls « scientifiques » d'Europe. Par exemple, à la cour moghole, les jésuites furent en compétition avec différentes élites de lettrés aux savoirs et techniques plus sophistiqués que ceux qu'ils proposaient.

des « sciences indiennes »¹². » Jusqu'à l'abolition de la Compagnie de Jésus, la majorité des jésuites français en Inde, où une première résidence fut établie en 1689 à la suite de l'expulsion des Français du Siam, avaient une formation « scientifique » au sens large¹³. En tout cas, ils étaient tous conscients de leurs devoirs « scientifiques » définis comme observation et mesure des phénomènes naturels, sociaux et culturels. D'après François de Dainville, la première ambassade était une véritable « expédition pour les longitudes »¹⁴. » L'obsession de la cartographie et de l'hydrographie pouvait à peine cacher le fait que l'acte de mesurer la longitude était déjà en soi l'acte d'un désir d'empire, français et catholique¹⁵.

Dans mon article, je tenterai de montrer comment ces trois volets de l'action jésuite en Inde sont articulés dans la collection des documents en 34 volumes, parus entre 1702 et 1776 sous le nom de *Lettres édifiantes et curieuses*¹⁶. Ce corpus de correspondance missionnaire et de commentaires éditoriaux des *scriptores* parisiens fut une véritable machine apologétique qui transforma les missions jésuites françaises en Inde en un feuilleton littéraire à grand succès¹⁷. J'examinerai ensuite l'œuvre épistolaire d'un des premiers missionnaires jésuites (français) en Inde, Jean Venant Bouchet (1655-1732), pour montrer à quel point ses arguments et preuves « scientifiques » étaient destinés au service de l'Église catholique puisque tout savoir recueilli dans les missions devait être « utile » à la « science du salut »¹⁸. Mais, entre ce devoir de servir l'Église et leur recherche « scientifique », il y avait un espace d'incertitude, d'expérimentation, de lucidité et d'aveuglement que les LEC capturent de temps en temps en dépit de la censure éditoriale. Cette faille dans la texture des lettres missionnaires et dans le « travail éditorial » inspira aux libertins et aux philosophes des interprétations qui allaient à l'encontre des intentions jésuites. Même si les interprétations des uns et des autres paraissent aujourd'hui farfelues, naïves ou outrancières, certaines pratiques sociales et certains traits culturels rencontrés sur place et stigmatisés conceptuellement par la description des jésuites méritent d'être revisités par les historiens et les anthropologues contemporains. Par exemple, en décrivant le « système » social et religieux des Indiens, les jésuites l'ont transformé en une sorte de structure fixe et immuable, facilement récupérée par les sciences naissantes de l'Europe telles que l'anthropologie et la sociologie. Le langage

¹² L'historiographie hagiographique sur les missions jésuites en Inde écrite par les jésuites ou autres fervents catholiques ne manque pas. Pour un regard stimulant d'un historien des sciences, voir D. RAINA, « French Jesuit Scientists in India », ainsi que *Nationalism, Institutional Science*.

¹³ D. F. LACH et E. J. VAN KLEY, *Asia in the Making of Europe*, pp. 258-259.

¹⁴ F. de DAINVILLE, *La Géographie des humanistes*, p. 451. D. RAINA, *Nationalism, Institutional Science*, pp. 50-57.

¹⁵ J. MCCLELLAN et F. REGOURD, « The Colonial Machine ». J. W. KONVITZ, *Cartography in France, 1660-1848*. N. BROU, *La Géographie des philosophes*.

¹⁶ Les *Lettres édifiantes et curieuses* sont publiées en 34 volumes (1702-1776). Volumes I-VII édités par le P. Le Gobien, IX-XXVI par le P. Du Halde, XXVII, XXVIII, XXX et XXXIV par le P. Patouillet. Les volumes XXIX, XXX et XXXII sont édités soit par René Maréchal soit par J.-B. Geoffroy. Voir A. RÉTIF, « Brève histoire des *Lettres édifiantes et curieuses* ».

¹⁷ A. MARTIN, « Les genres littéraires. Les textes narratifs ».

¹⁸ La seule monographie consacrée à J. V. Bouchet est celle de Fr. X. CLOONEY, *Fr. Bouchet's India*.

chrétien apologétique des *LEC* ne pouvait résister à des reformulations provenant des champs du savoir — local, contingent, partiel, antagoniste — qu'il prétendait englober. Pour marquer son espace de légalité et de juridiction, il fallait omettre la parole fondée sur la vérité révélée et trouver une méthode profane pour décrire les faits d'ordre social. Les résultats de cette recherche missionnaire sont toujours visibles dans la façon dont les sciences humaines construisent et entretiennent le rapport avec leur objet d'études. Dans la dernière partie de mon article, je m'attacherai à montrer que la description de la possession « diabolique » par les missionnaires était déjà un pas vers l'anthropologie de la personne.

I. — MACHINE APOLOGÉTIQUE POUR LE ROI ET LA RELIGION

La publication des *LEC* masque une ruse politique — ainsi qu'une crise missionnaire connue sous le nom de « querelle des rites malabars » — qui gomme « l'illégitimité » de la création des missions jésuites françaises. Ce que ni Le Gobien ni Jean-Baptiste du Halde ne mentionnent à leurs lecteurs est que, dans le contexte de la géopolitique européenne, le roi de France n'avait pas d'autorité spirituelle sur l'envoi des missionnaires en Chine et en Inde. Cette autorité appartenait uniquement au roi du Portugal qui avait le droit de patronage sur ces missions (*padroado*)¹⁹. Ce droit, accordé par la papauté aux pays ibériques au tout début de l'époque de l'expansion outre-mer à la fin du xv^e siècle, était disputé, depuis 1622, par la *Propaganda Fide*, une institution placée sous le contrôle direct de la papauté sous prétexte d'aider un *padroado* inapte à couvrir tout le vaste territoire des païens et des infidèles en Orient²⁰.

Il est évident que le *padroado* portugais, au moins au début, refusa de reconnaître la légitimité des missions françaises autonomes. Le résultat de cette division nationale et politique aboutit à une rivalité, voire à une hostilité, entre les missionnaires dans leur champ d'évangélisation en Chine et en Inde²¹.

L'arrivée tardive des jésuites français en Orient, mal perçue à Lisbonne, a été ingénieusement masquée par la formidable stratégie éditoriale des *LEC*. Le choix et le lissage éditoriaux ont effacé toutes les querelles entre les jésuites appartenant aux diverses « nations ». Par exemple, la fameuse « mission du [Madurai] Maduré » où Roberto Nobili débuta son projet d'accommodation fut souvent décrite au

¹⁹ C. M. DE WITTE, « Les bulles pontificales ».

²⁰ Louis XIV s'arrogea le droit de mission « en vertu de la déclaration des libertés de l'Église gallicane signée par le clergé de France en 1682 ». Voir I. LANDRY-DERON, *La Preuve par la Chine*, p. 61.

²¹ Une nouvelle institution missionnaire — la *Société des missions étrangères* —, prête à envoyer des évangélistes sous le contrôle de la papauté et de la *Propaganda Fide*, fut fondée à Paris en 1658, mais le roi de France ne trouvait point admissible que ses propres sujets prêtent le serment d'obéissance au pape. Ils obtiennent des lettres patentes en 1663. Voir I. LANDRY-DERON, *La Preuve par la Chine*, p. 62. Carlo Tomasso Maillard de Tournon, visiteur apostolique et *legatus a latere* du pape Innocent XI, confirma la juridiction des jésuites sur les chrétiens tamouls à Pondichéry. Ce fut une reconnaissance officielle, mais elle servait surtout à mettre un terme aux disputes entre les jésuites et les capucins auxquels il confia la cure spirituelle des Français. Voir E. R. HAMBYE, S. J., *History of Christianity in India*, p. 172.

xvii^e siècle comme une mission idéale²². Difficile à cause du labeur linguistique et de la stratégie de dissimulation quotidienne, ainsi que de la menace constante du martyr, elle a été néanmoins désirée par tous les missionnaires désignés pour l'Inde. Mais elle faisait partie de la province jésuite de Malabar, soumise au *padroado* portugais. De ce fait, les jésuites français n'avaient pas le droit de s'y installer sans l'autorisation portugaise.

En 1699, sur le chemin de Pondichéry, le comptoir français de l'Inde du Sud, le père Martin se voit « à la porte de la mission du Maduré, la plus belle, à [son] sens, qui soit au monde²³. » Mais, à son grand regret, il ne pouvait se joindre aux sept jésuites portugais parce que ses supérieurs avaient décidé d'établir une mission « française », dans la région située au nord de Madurai. Si les divisions nationales étaient imposées par les institutions, les jésuites, une fois dans la mission, trouvaient un *modus vivendi*. Par exemple, Jean Venant Bouchet, le premier jésuite français installé dans le territoire appartenant nominalement à la mission de Madurai, avait tissé des liens d'amitié avec les jésuites portugais. Il était celui à qui saint João de Brito était venu se confesser pour la dernière fois en 1692, quelques mois avant sa mort en martyr²⁴.

L'effet ultime des *LEC* est la disparition ou plutôt le camouflage discursif de l'histoire des missions jésuites antérieures sous *padroado* portugais. Dans une lettre datée de 1700, quand il avait déjà passé douze ans dans la mission et avait fondé une nouvelle église à Avur, Bouchet efface les signes de rupture nationale parmi les missionnaires jésuites présents sur place. « Notre mission du Maduré est plus florissante que jamais », écrit Bouchet en décrivant la persécution d'un jésuite italien, le père Borghese à qui on avait fait « sauter les dents à coups de bâton²⁵ ». L'introduction de chaque volume — « l'épître aux jésuites français » — achève la campagne de francisation des missions jésuites en Inde et en Chine. La traduction en français dissimule d'abord noms propres et toponymes pouvant ressembler à de l'italien ou à du portugais²⁶. Ensuite, la mise en scène de la mission s'appuie sur le trope d'antiquité indienne déjà établi dans les discours jésuites sur le paganisme et le christianisme primitif retrouvés sur place²⁷. Les *LEC* ôtent tout sens

²² Voir I. G. ŽUPANOV, *Disputed Mission*.

²³ « Lettre du P. Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au P. de Villette, de la même Compagnie », A Balassor, dans le Royaume de Bengale, le 30 janvier 1699, *LEC*, vol. I, p. 9.

²⁴ A. SAULIÈRE, *Red Sand*.

²⁵ « Lettre du P. Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au P. Le Gobien, de la même Compagnie », A Maduré le 1 de Decembre 1700, *LEC*, vol. I, p. 55. « Notre » peut évidemment renvoyer à son appartenance à la Compagnie de Jésus, mais aussi à son appartenance à la mission « française ».

²⁶ La même technique de « nostrification » des noms fut utilisée par d'autres traducteurs et compilateurs durant cette période. Les raisons de recourir à cette stratégie peuvent être différentes, mais il ne s'agit pas d'une décision aléatoire. Par exemple, l'italianisation ou la latinisation des noms des missionnaires soutient l'idéologie universaliste de l'Église catholique. La « portugalisation » des noms « étrangers » des jésuites est une politique bien connue.

²⁷ Roberto Nobili insistait sur l'antiquité des idées philosophiques brahmanes dans ses divers traits. Voir I. G. ŽUPANOV, *Disputed Mission*. R. GELDERS, « Genealogy of Colonial Discourses ». Voir aussi P. MITTER, *Much Maligned Monsters*. S. MURR, « Généalogies et analogies entre paganisme ancien et "gentilité des Indes" ».

d'historicité aux missions jésuites en les transformant en sites utopiques où rien ne bouge entre deux persécutions des ennemis. Le seul mouvement dans le quotidien (et dans le présent du texte) fut constitué comme une répétition des prières, confessions, exorcismes et la vie angélique des convertis prénommés Constant, Claire, Marie, etc. Ces récits s'efforcèrent de convaincre les lecteurs que les missionnaires français n'étaient que les premiers apôtres parmi une chrétienté toute nouvelle, ignorant presque cent ans d'évangélisation sous le *padroado* portugais des régions comprises entre les côtes de Malabar et du Coromandel (fig. 1, page suivante)²⁸. Quand les missionnaires évoquent leurs fameux prédécesseurs, « Robert de Nobili » ou « Jean de Brito », tout se passe comme s'ils étaient inscrits dans une même temporalité fixée dans un temps immobile d'hagiographie jésuite.

II. — SERVITEUR DE L'ÉGLISE : JEAN VENANT BOUCHET

Dans les *LEC*, l'espace hagiographique englobe l'espace « scientifique » d'une manière sereine et sans friction car le savoir scientifique est toujours subordonné au savoir missionnaire et pastoral. D'ailleurs, comme le dit Jean Venant Bouchet, après une journée de travaux apostoliques, le peu de temps qu'il reste au missionnaire est investi dans la recherche des « Sciences qui ont cours parmy les Idolâtres²⁹ ».

D'un côté, les jésuites s'instruisirent des « systèmes » religieux soutenus par les sciences locales et, de l'autre, ils les comparèrent et les interprétèrent avant de les communiquer au public français. Ainsi la description jésuite des éléments d'astrologie et d'astronomie que pratiquaient les brahmanes allait-elle devenir, d'après les recherches de Dhruv Raina, la matrice constitutive de l'historiographie de l'astronomie indienne à l'époque des Lumières³⁰. Mais, comme le montre Florence Hsia pour la mission chinoise, dont le programme scientifique était plus marquant que celui prévu pour l'Inde, les *LEC* ont très rapidement cessé de servir de support à la publication des observations scientifiques sur la mathématique et les sciences de la nature³¹. D'une certaine manière, les *LEC* se spécialisent dans les « sciences sociales », avec le but bien spécifique d'expliquer tout particularisme social, culturel et religieux dont les origines sont exemplaires par référence à la Bible et à l'histoire chrétienne. Tout ce qui ne s'accordait pas soit avec la chronologie biblique, soit avec les détails géographiques ou anthropologiques, devait être réfuté ou réinterprété (re-figuré)³². Les écrivains jésuites élaborèrent une méthode, soutenue par une rhétorique douce et complaisante, par laquelle tous les résultats confirmaient les dogmes catholiques.

²⁸ Voir I. G. ŽUPANOV, *Missionary Tropics*. J. CORREIA-AFONSO, *Jesuit Letters and Indian History*.

²⁹ « Lettre du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, A Monseigneur Huet, ancien Evêque d'Avranches », *LEC*, vol. IX, p. 4.

³⁰ D. RAINA, « Betwixt Jesuit and Enlightenment Historiography », p. 256.

³¹ F. C. HSIA, « Some Observations on the Observations », pp. 305-334.

³² A. H. ROWBOTHAM, « The Jesuit Figurists and Eighteenth-Century Religious Thought ». D. E. MUNGEO, *Curious Land: Jesuit Accommodation and the Origins of Sinology*.

par l'escala à Pondichéry et Jean Venant Bouchet s'installa ensuite avec trois autres jésuites dans ce comptoir français³⁴. Charles-François Dolu (1651-1740) et Bouchet deviendront des missionnaires en Inde et leurs lettres figureront dans les *LEC*.

Bouchet dut rapidement rejoindre la Mission du Madurai sous le *padroado* portugais, car un autre jésuite français, Pierre Martin, écrivit en 1699 avec admiration que Jean Venant Bouchet y avait déjà baptisé deux mille personnes depuis « dix à douze ans³⁵ ». Les chiffres des baptisés, des confessions, des kilomètres parcourus à pied et d'autres mesures de l'effort et du succès missionnaires vont aller en s'accroissant comme en témoignent les lettres du premier volume des *LEC*. Dans une missive de 1700, Dolu attribue à Bouchet 10 000 âmes baptisées depuis quatre ans dans sa paroisse d'« Aour » (Avur, proche de Tiruchirappalli) (fig. 2, page suivante)³⁶. Avant de rejoindre la mission française du Carnate, dont il sera le premier supérieur, Bouchet fait le bilan de son séjour à Madurai : en une année (1699), il avait à son compte 11 000 baptêmes, 20 000 en tout depuis son arrivée dans la mission. Il avait pris soin de 30 petites églises et de 30 000 chrétiens³⁷. Il indique avoir administré plus de 100 000 confessions et survécu à quatre grandes vagues de persécution³⁸.

L'atmosphère régnant parmi les missionnaires fut, en dépit de la vie difficile (sans viande, ni fourchette, ni couteau, ni cuillère, ni bon logement, ni lit, ni siège, etc.), plutôt optimiste. Et de conclure que « plus l'Enfer s'efforce de nous traverser, plus le Ciel fait de nouvelles conquêtes. Le sang de nos Chrétiens répandu est comme autrefois la semence d'une infinité de Prosélytes³⁹. »

En 1703, le père Tachard décrit la Mission du Carnate au père de la Chaise, le confesseur du roi, comme une mission nouvelle, mais prometteuse : Bouchet et trois autres missionnaires résistent à des menaces de persécution et de torture⁴⁰.

³⁴ Clooney ne mentionne que deux jésuites : Abraham Le Royer (1647-1715) et Charles(-François) Dolu. D'après Vonsuranata, Jean Richaud, qui meurt en 1693, fut le troisième. R. VONSURAVATANA, *Un jésuite à la cour de Siam*.

³⁵ « Lettre du P. Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au P. de Villette, de la même Compagnie », A Balassor, dans le Royaume de Bengale, le 30 janvier 1699 (pp. 1-29), *LEC*, vol. I, p. 12. On y apprend que le P. Martin fut invité à rejoindre les jésuites de la Mission de Madurai (sept en tout et presque tous portugais), mais ne reçut pas la permission de ses supérieurs qui voulaient établir une nouvelle mission française dans le nord, dans l'Andhra Pradesh d'aujourd'hui. Ce fut la Mission du Carnate, fondée par Guy Tachard en 1700. Voir D. F. LACH et E. J. VAN KLEY, *Asia in the Making of Europe*, p. 258.

³⁶ « Lettre du P. Dolu, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Le Gobien, de la même Compagnie », A Pondichéry, le 4 octobre 1700, *LEC*, vol. I, pp. 45-54.

³⁷ Dans une lettre écrite de la mission, le P. Martin mentionne le chiffre de 30 000 baptêmes effectués par Bouchet durant ses douze ans en Inde. « Lettre du Pere Pierre Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Le Gobien de la mesme Compagnie », A Camien-naiken-patty dans le Royaume de Maduré, le 1. juin 1700, pp. 1-129, *LEC*, vol. V, pp. 1-112.

³⁸ « Lettre du P. Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au P. Le Gobien, de la même Compagnie », A Maduré le 1. de Decembre 1700, *LEC*, vol. I, p. 57.

³⁹ « Lettre du P. Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au P. Le Gobien, de la même Compagnie », A Maduré le 1. de Decembre 1700, *LEC*, vol. I, p. 56.

⁴⁰ « Lettre du Pere Tachard, Superieur General des Missionnaires François, de la Compagnie de Jesus, au R. P. de la Chaize, de la meme Compagnie, Confesseur du Roy », A Pondichery le 30 septembre 1703, *LEC*, vol. V, pp. 239-247.



FIG. 2. — Église à Avur (Tamil Nadu, India) fondée par Jean Venant Bouchet (cliché Ines G. Županov, 2005).

À la manière de la mission du Maduré, la nouvelle mission fut fondée sur la méthode d'accommodation et les missionnaires novices français furent en premier lieu envoyés à Madurai pour s'y instruire, notamment dans l'apprentissage initial de la langue vernaculaire. Le télougou fut ajouté à la connaissance du tamoul et, pour les plus talentueux, le sanskrit.

Les jésuites optaient ensuite entre deux approches missionnaires : le « sannyasi » ou le « pandarasami », chacune fondée sur un des modèles locaux du renoncement. Le premier mode était celui que Roberto Nobili façonna au début de XVII^e siècle dans la stricte imitation du modèle brahmanique. Un « sannyasi » n'avait pas le droit de communiquer avec les castes les plus « basses », devait être strictement végétarien et requérait une solide préparation linguistique avec l'apprentissage du sanskrit. Le second modèle, moins contraignant, dit du « pandarasami », fut ajouté autour 1640 par Nobili et expérimenté pour la première fois par Baltazar da Costa

en 1646⁴¹. Depuis cette date, la plupart des missionnaires s'y rallièrent pour œuvrer parmi les castes non brahmanes, y compris les intouchables. L'apostolat parmi les brahmanes devenait de moins en moins prioritaire alors que la conversion des basses castes devint un phénomène de masse⁴². Jean Venant Bouchet opta lui aussi pour le modèle du « pandarasami » et prit le nom tamoul de Periya Sanjivinathar (*Le Grand Maître de la Guérison spirituelle*). L'historiographie jésuite, de Rajamanickam jusqu'à Clooney, lui attribue plusieurs livres pastoraux en tamoul tels que *La Préparation pour la bonne mort (Nalla marana ayuttam)* ou encore *La Consolation de la sagesse (Jnana arutal)*⁴³. Il reste difficile d'attribuer précisément ces ouvrages à des missionnaires, car non seulement ils ne signaient que rarement des textes contenant des paroles divines, mais ces derniers étaient en outre souvent composés à plusieurs et avec l'aide non négligeable de catéchistes. Cette stratégie d'obscurcissement de la paternité des livres rédigés en langue vernaculaire et destinés aux néophytes et « gentils » explique l'origine du fameux cas de l'Ezour Vedam, loué par Voltaire, mais par la suite violemment décrié par les orientalistes britanniques et les protestants comme une « falsification » jésuite⁴⁴.

III. — À LA RECHERCHE DE PREUVES « SCIENTIFIQUES » : JEAN VENANT BOUCHET

Les jésuites cachaient avec peine leur détermination à servir l'Église par tous les moyens, y compris, dans certains cas, par ce que l'on pouvait appeler dissimulation, déception et mensonge. Dans sa lettre sur la métempsychose, adressée à Pierre-Daniel Huet, évêque d'Avranches et savant apologiste catholique, publiée dans les *LEC* en 1714, Bouchet explique :

Comme les Indiens sont convaincus que l'âme est immortelle, que les péchés sont punis, et la vertu récompensée après la mort ; nous nous servons du même argument que Tertullien employait contre Labérius, pour lui prouver la résurrection des morts. Celui-ci soutenait conformément à la Doctrine de Pythagore, que l'homme était changé en mulet, et la femme en couleuvre ; sur quoi ce grand homme, sans s'arrêter à rendre cette pensée ridicule, se contentât d'en tirer cette conséquence, par rapport à la résurrection des morts ; s'il est vrai, disait-il, et disons-nous aux Indiens, que les âmes des hommes en sortant de leurs corps, peuvent animer un mulet ou quelque autre bête à plus forte raison ces mêmes âmes peuvent-elle animer une seconde fois le corps qu'elles ont abandonné. Le mensonge même nous sert à faire connaître la vérité à ces Peuples. Quand ils sont une fois bien persuadés de l'aveuglement dans lequel ils ont vécu jusqu'ici, la vérité ne

⁴¹ S. RAJAMANICKAM, *The First Oriental Scholar*. I. G. ŽUPANOV, *Disputed Mission*, pp. 189-191.

⁴² Le père Arcolini, mort en 1670 à Kanavakarai, fut le dernier missionnaire « sannyasi ». J. H. THEKKEDATH, *History of Christianity in India*, p. 239.

⁴³ Fr. X. CLOONEY, *Fr. Bouchet's India*, pp. 72-79.

⁴⁴ L. ROCHER (éd.), *Ezourvedam, A French Veda of the Eighteenth Century*.

trouvant plus d'obstacles commence à éclairer leur esprit, et quand Dieu daigne agir dans leur cœurs, par les impressions de sa grâce, l'ouvrage de leur conversion s'accomplit⁴⁵.

Évidemment une idée absurde peut inspirer une idée raisonnable. Pour les jésuites, ce qui est raisonnable est nécessairement vrai. Néanmoins, ce qui autorisait le mensonge ou la « fraude pieuse » était le fait que le « système religieux » des Indiens reposait, selon les missionnaires, sur des erreurs de pensée et sur les « perfidies » des prêtres brahmanes. En sorte qu'il fallait, au bout du compte, lutter contre la fraude par la fraude.

Tout n'était pas que fraude et exempt d'admiration jésuite. Dans une longue lettre, Bouchet décrit par exemple le fonctionnement de la justice indienne en détail⁴⁶. Il démontre que même si les Indiens n'ont « ni Code, ni Digeste, ni aucun Livre ou sont écrites les Lois », leur système marche parfaitement car il est fondé sur « la coutume suivie dans les castes⁴⁷ ». Ce que Bouchet et ses condisciples avaient peine à expliquer est le fait que la société indienne semblait bien organisée, sans être fondée pour autant sur la « Loi chrétienne⁴⁸ ». Les débats concernant le lien entre civilisation et religion tournaient aux XVI^e et XVII^e siècles en grande partie autour des récits missionnaires à propos des civilisations de la Chine, du Japon et de l'Inde⁴⁹. Peut-on être civilisé sans être chrétien ? La réponse jésuite, à partir de l'expérience asiatique, fut plutôt positive comme le montrent les écrits d'Alessandro Valignano, de Matteo Ricci ou de Roberto Nobili. Bouchet s'inscrit dans la même lignée et croit au même principe : avant de juger la civilisation, il convient de l'étudier.

Pour les savants jésuites français dans l'Asie du XVIII^e siècle, tous formés en « sciences » dans leurs collèges d'origine avant de rejoindre leurs terres de mission, l'accès aux « sciences » des non-chrétiens fut d'une importance considérable.

Bouchet range les études parmi les travaux proprement missionnaires :

Dans certains temps de l'année, bien loin d'avoir le loisir de s'appliquer à l'étude, à peine a-t-on celui de vivre ; & souvent le Missionnaire est forcé de prendre sur le repos de la nuit, le temps qu'il doit donner à la prière, & aux autres exercices de sa profession.

⁴⁵ « Lettre du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, A Monseigneur Huet, ancien Evêque d'Avranches », *LEC*, vol. XIII, pp. 224-225.

⁴⁶ « Lettre du P. Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jesus, a Monsieur le President Cochet de Saint Vallier », à Pontichery ce 2 octobre 1714, *LEC*, vol. XIV, pp. 321-410.

⁴⁷ « Lettre du P. Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monsieur le President Cochet de Saint Vallier », à Pontichery ce 2 octobre 1714, *LEC*, vol. XIV, p. 327. Voir aussi L. ROCHER, « Father Bouchet's Letter on the Administration of Hindu Law », et *Id.*, « Orality and Textuality in the Indian Context ».

⁴⁸ Dans les *LEC*, l'usage de « religion » alterne avec celui de « loi », terme que les missionnaires des XVI^e et XVII^e siècles appliquent pour distinguer les quatre grandes « lois », celles de Jésus-Christ, de Moïse, de Mahomet et des idolâtres. Sur la terminologie concernant la religion, voir E. FEIL, « From the Classical *Religio* to the Modern Religion ».

⁴⁹ Voir J.-P. RUBIÉS, « The concept of cultural dialogue and the Jesuit method of accommodation ».

Même le temps libre est ensuite utilisé utilement :

Notre soin alors est de rendre nos delassemens mesme utiles à notre sainte Religion. Nous nous instruisons dans cette vuë des Sciences qui ont cours parmi les Idolâtres, à la conversion desquels nous travaillons ; & nous nous efforçons de trouver jusque dans leur erreurs, dequoy les convaincre de la vérité que nous venons leur annoncer⁵⁰.

Ce programme missionnaire annoncé par Bouchet n'est guère inattendu et l'originalité de sa démarche tient plus à sa volonté d'alimenter et de conforter la thèse de Pierre-Daniel Huet dans sa grande œuvre *Demonstratio Evangelica* (Paris, 1679). Cet ouvrage inclassable, débordant d'érudition antiquisante, s'attachait à établir que « les dieux et les héros des nations les plus anciennes et les plus illustres ne sont autres que Moïse défiguré », ce à quoi Bouchet ajouta « quelques conjectures » et ce qu'il avait « découvert de nouveau sur les lieux » afin d'attester les hypothèses de Huet⁵¹. Bouchet utilisa son savoir local acquis « par la lecture des plus anciens Livres des Indiens, et par le commerce que j'ay eu avec les Sçavants du País » pour confirmer que « les Indiens ont tiré leur Religion des Livres de Moïse, et des Prophètes⁵². » Comme les autres « figuristes » en Chine, c'est-à-dire les missionnaires jésuites inspirés par l'œuvre de Pierre-Daniel Huet, qui essayaient d'harmoniser le texte de la Bible avec les textes, la cosmologie et les coutumes observables des Chinois, Bouchet ne fait, dit-il, que prouver les arguments de la *Demonstratio Evangelica* en éclaircissant le contenu des « fables » indiennes qui touche le fonds commun que celles-ci partagent avec le christianisme.

Bien que Huet, en travaillant les textes anciens, trouve Moïse partout dans le paganisme primitif, pour l'Inde, Bouchet ajoute une généalogie supplémentaire pour le paganisme indien moderne.

Non seulement les brahmanes avaient appris leur religion et leur idolâtrie du « peuple hébreu » et des Égyptiens, mais, avance-t-il,

... on découvre encore parmi eux des traces bien marquées de la Religion Chrétienne, qui leur a été annoncée par l'Apôtre S. Thomas, par Pantaenus, et plusieurs autres grands Hommes, dès les premiers siècles de l'Église⁵³.

Avec ce double héritage historique, Bouchet range et aligne les Indiens dans l'arche de Noé théologique proposée par les figuristes pour la défense contre « nos prétendus Esprits forts d'Europe, c'est-à-dire ces Gens qu'une Critique outrée rend

⁵⁰ « Lettre du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, A Monseigneur Huet, ancien Évêque d'Avranches », *LEC*, vol. IX, pp. 3-4.

⁵¹ P.-D. HUET, *Démonstrations évangéliques*, respectivement pp. 14 et 9. « Lettre du Pere Bouchet de la Compagnie de Jesus, Missionnaire de Maduré, et Superieur de la nouvelle Mission de Carnate. A Monseigneur (Huet) l'ancien Evesque d'Avranches », *LEC*, vol. IX, p. 3.

⁵² « Lettre du Pere Bouchet de la Compagnie de Jesus, Missionnaire de Maduré, et Superieur de la nouvelle Mission de Carnate. A Monseigneur (Huet) l'ancien Evesque d'Avranches », *LEC*, vol. IX, p. 4.

⁵³ « Lettre du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, A Monseigneur Huet, ancien Évêque d'Avranches », *LEC*, vol. IX, p. 4.

incrédules sur les choses les plus avérées⁵⁴. » La théologie, même celle, défigurée et pervertie, des brahmanes, est redirigée pour combattre les déistes et surtout les cartésiens sur leur propre terrain⁵⁵. Dans une analyse minutieuse des concepts, des histoires et des étymologies des noms, des figures et des choses mythiques et cosmologiques indiennes, Bouchet établit des similarités et des analogies en les transformant en « preuves » de filiation. Par exemple, les similarités des noms des « dieux » indiens avec ceux des personnages bibliques sautent aux yeux. D'après Bouchet :

Il est visible que de Brama à Abraham il n'y a pas beaucoup de chemin à faire ; & il seroit à souhaiter, que nos Sçavans, en matière d'Etymologies, n'en eussent point adoptées de moins raisonnables, & de plus forcées⁵⁶.

La déesse Sarasvatî devient Sarah. En examinant les fables concernant la vie de Krishna, une incarnation de Vishnu, Bouchet est persuadé qu'il cache l'histoire de Moïse. Le sacrifice du mouton n'est pour lui que « celui de l'Agneau Pascal » et la coutume de la circoncision des adultes dans la « Caste des voleurs » est la preuve de leur origine juive. D'ailleurs la distinction des castes et les bains fréquents, les purifications et l'endogamie sont aussi attribués à un héritage hébraïque.

On notera que la procédure comparative et analogique employée par Bouchet pour établir les liens entre l'histoire chrétienne et la « mythologie » païenne resurgit dans sa critique de l'épistémologie indienne. Dans une autre lettre à Huet consacrée à la métempsychose, publiée en 1718, Bouchet accuse les Indiens d'un aveuglement causé par leur respect démesuré pour leur propre tradition savante. En dépit d'une pensée rationnelle, ils continuaient à céder à l'autorité ancestrale :

Les Indiens & les Pythagoriciens ont recours aux comparaisons, pour expliquer leur sentiments, mais avec cette différence que ceux-ci ne les employent que pour donner de la clarté & du jour à leurs pensées, au lieu que ceux-là les regardent comme des preuves manifestes de ce qu'ils avancent⁵⁷.

La raison ne suffit pas pour la conversion, même auprès des « philosophes » asiatiques, voici l'amère leçon des jésuites. La proposition de Huet était salutaire car elle montrait que les hommes se trompent et « replâtrent » les vérités reçues par l'entremise d'une cosmologie imaginaire⁵⁸.

D'après Bouchet, les livres anciens, les Veda, convoités par les jésuites mais « jalousement » cachés par les brahmanes, ne seraient que des textes bibliques travestis :

⁵⁴ « Lettre du Pere Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus Père Baltus de la mesme Compagnie ». La lettre est sans date, *LEC*, vol. IX, p. 83.

⁵⁵ *Demonstratio evangelica* est un livre anti-spinoziste et anti-cartésien dans lequel Huet propose une épistémologie « géométrique », à sa manière et en réponse à *L'Art de penser, ou la logique de Port Royal* (1662) d'Antoine Arnauld et de Pierre Nicole, pour prouver la démontrabilité de la vérité chrétienne. Voir l'excellent article de A. G. SHELFORD, « Thinking Geometrically ».

⁵⁶ « Lettre du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, A Monseigneur Huet, ancien Évêque d'Avranches », *LEC*, vol. IX, p. 23.

⁵⁷ « Lettre du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, A Monseigneur Huet, ancien Évêque d'Avranches », *LEC*, vol. XIII, pp. 112-113.

⁵⁸ Dans l'œuvre de Huet, c'est la mythologie grecque qui « replâtre » l'histoire biblique.

La première partie du *Vedam*, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la première cause, & de la manière dont le monde a été créé : Ce qu'ils m'en ont dit de plus singulier, par rapport à notre sujet, c'est qu'au commencement il n'y avoit que Dieu & l'Eau, & que Dieu estoit porté sur les eaux. La ressemblance de ce trait avec le premier Chapitre de la Genèse, n'est pas difficile à remarquer. J'ay appris de plusieurs Brame, que dans le troisième Livre, qu'ils nomment *Samavedam*, il y a quantité de préceptes de Morale. Cet enseignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes Moraux répandus dans l'Exode. Le quatrième Livre, qu'ils appellent *Adaravedam* (41), contient les différents Sacrifices qu'on doit offrir, les qualités requises dans les victimes, la manière de bastir les Temples, & les diverses Festes que l'on doit célébrer. Ce peut être là, sans trop deviner, une idée prise sur les Livres du Levitique & du Deuteronomie⁵⁹.

La présence d'une « juste idée de la Divinité » masquée par le culte idolâtre était, pour Huet et les figuristes, la preuve de l'existence d'une religion universelle⁶⁰. Pour accéder aux traces du monothéisme pur dans la tradition indienne, les jésuites se lancèrent à la recherche des textes classiques écrits dans la langue la plus ancienne (le sanskrit) et conservés par les brahmanes. Cette recherche, toujours appuyée par des efforts philologiques, aboutirait à une collecte des manuscrits et à la rédaction de textes « indologiques », proposant des classements des « sciences » brahmaniques, des descriptions des lois et du système religieux⁶¹. La tradition des études de l'Inde classique en France débute avec les travaux et les collections des manuscrits jésuites⁶². Plus qu'indologue ou orientaliste, Bouchet, qui n'avait jamais appris le sanskrit, était avant tout un écrivain jésuite doté d'un grand don d'observation dans le champ social et culturel.

IV. — DÉMONOLOGIE OU ANTHROPOLOGIE

Une de ses lettres, adressée au père Jean François Baltus (1667-1743), s'inscrit directement dans le sillage d'une autre discipline, l'anthropologie fondée sur l'observation des faits plutôt que sur la lecture des textes classiques et normatifs. Le matériel ethnographique assemblé provenant du monde entier est au XVIII^e siècle la pierre angulaire de la popularité des *LEC*. Le phénomène culturel décrit par Bouchet dans cette lettre, et que les anthropologues continuent à étudier aujourd'hui sous le terme de possession, est une pratique socioreligieuse centrale dans l'organisation de la vie quotidienne en Inde du Sud. Il est ainsi déjà décrit et discuté

⁵⁹ « Lettre du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, A Monseigneur Huet, ancien Evêque d'Avranches », *LEC*, vol. IX, pp. 40-41. D'après Francis X. Clooney, il s'agit de 1710.

⁶⁰ P.-D. HUET, *Démonstrations évangéliques*, p. 14.

⁶¹ Voir les travaux pionniers et excellents de S. MURR, « Les Jésuites et l'Inde au XVIII^e siècle » et « Les conditions d'émergence du discours sur l'Inde au Siècle des Lumières ».

⁶² Voir aussi J. FILLIOZAT, « La naissance et l'essor de l'Indianisme ». W. HALBFASS, *India and Europe*, p. 45.

dans le corpus jésuite depuis le xvi^e siècle⁶³. L'origine des possessions était le plus souvent attribuée à un agent diabolique, à la magie ou à la fraude des prêtres, et associée à des cérémonies « païennes ». La première description par un jésuite date de 1547. Manuel de Moraes situe ce cas de possession « diabolique » au sein d'un rituel païen, ce que les anthropologues classent comme possession institutionnelle par opposition à la possession spontanée :

Les brahmanes et les gentils font leur cérémonies [dans le temple] et un homme se déguise en démon, disant qu'il va guérir ou faciliter l'accouchement ; on entend les percussions bruyantes, la fête, beaucoup de tissus peints et celui qui s'est fait en figure de diable [...] apparaît comme le vrai démon⁶⁴.

Un siècle et demi plus tard, et après avoir certainement assisté à de nombreux cas de possession, y compris parmi des personnes déjà baptisées, ainsi que l'attestent les autres missionnaires de l'époque, Bouchet choisit de mettre au service de la défense de l'Église ce savoir acquis en contredisant le « système dangereux » exposé dans des livres publiés en Europe par le protestant Antonius van Dale et le catholique Bernard le Bovier de Fontenelle. Le savant hollandais et le (futur) membre de l'Académie française avaient donné un coup de grâce à l'idée, dont Plutarque était à l'origine, reprise et modifiée dans la tradition d'apologétique chrétienne, de la « cessation des oracles » lors de la naissance de Christ. Bouchet apporte au père Baltus, l'écrivain jésuite qui avait déjà publié des livres contre les thèses de Fontenelle, des nouvelles preuves « ethnographiques » à partir de sa propre expérience missionnaire (fig. 3, ci-contre)⁶⁵. Il félicite le père Baltus d'avoir parfaitement argumenté en puisant dans les « ouvrages des Pères de l'Église et des païens anciens » que

... les Démons rendoient autrefois des Oracles par la bouche des faux Prestres des Idoles, et que ces Oracles ont cessé à mesure que le Christianisme s'est establi dans le monde sur les ruines du Paganisme et de l'Idolâtrie⁶⁶.

⁶³ L'historiographie sur la possession et le diable en Europe à l'époque moderne est considérable. La possession démoniaque, d'après Midelfort, ne fut séparée qu'à la fin du xvi^e siècle de la sorcellerie. Le Rituel Roman (*Rituale Romanum*) de 1614 a ensuite prescrit les règles grâce auxquelles on discernait la possession démoniaque de la fraude et des causes naturelles. Les quatre preuves étaient de savoir les langues étrangères (sans apprentissage), connaître les événements des pays distants, trouver les objets cachés et lire dans la pensée des autres. H. C. E. MIDELFORT, *Exorcism and Enlightenment*, p. 97. Voir aussi S. CLARK, *Thinking with Demons*. S. HOUDARD, *Les Sciences du diable*.

⁶⁴ Manuel de Moraes aux membres au Portugal, Cap Comorin, 15 décembre 1547, J. WICKI (éd.), *Documenta Indica* (ci-après DI), vol. I, p. 245.

⁶⁵ J. F. BALTUS [son nom est absent du frontispice], *Réponse à l'histoire des oracles, de Mr. De Fontenelle*. Le premier volume de Baltus est utilisé dans J. LE CLERK, *Bibliothèque choisie*. LE BOVIER DE FONTENELLE (1657-1757), *Histoire des oracles*. La première édition de 1687 fut traduite en anglais par A. BEHN, *History of Oracles*, A. VAN DALE, *De oraculis ethnicorum*. La Réponse de Baltus fut traduite en anglais aussi : *An Answer to Mr. de Fontenelle's History of Oracles*.

⁶⁶ « Lettre du Pere Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus au Pere Baltus de la mesme Compagnie ». La lettre est sans date, LEC, vol. IX, p. 62. Voir aussi C. A. PATRIDES, « The Cessation of the Oracles ».

La confirmation de Bouchet, par contre, provient du présent et de sa « chère mission » du Maduré où, écrit-il,

... les Démons rendent encore aujourd'hui des Oracles [...] non pas par le moyen des Idoles [...] mais par la bouche des Prestres [...] ou quelquefois de ceux qui sont présens quand on invoque le Démon. En second lieu, il n'est pas moins vray que les Oracles cessent dans ce Païs, & que les Démons y deviennent muets & impuissans à mesure qu'il est éclairé de la lumière de l'Évangile. Pour estre convaincu de la vérité de ces deux propositions, il suffit d'avoir passé quelque temps dans la Mission des Indes ⁶⁷.

Sans exclure la fraude et la « fourberie » des prêtres païens, Bouchet montre également que les Indiens n'en sont pas toujours dupes. Par exemple, à la différence des siècles passés, « les Oracles ne se rendissent pas par la bouche des Statuës » et



FIG. 3. — Frontispice du livre de Jean François Baltus (son nom est absent du frontispice), *Réponse à l'histoire des oracles, de Mr. De Fontennelle, de l'Academie Françoise : Dans laquelle on réfute le Système de Mr. Van-Dale, sur les Auteurs des Oracles du Paganisme, sur la cause & le temps de leur silence; & où l'on établit le sentiment des Peres de l'Eglise sur le même sujet*, seconde édition, Chez Jean Renauld Doulssecker, A Strasbourg, 1709 (Bibliothèque du Centre Sèvres, Facultés jésuites de Paris, cliché Ines G. Županov).

⁶⁷ « Lettre du Pere Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus au Pere Baltus de la mesme Compagnie ». La lettre est sans date, *LEC*, vol. IX, p. 65.

ce type de dissimulation est rapidement dévoilé et puni très rigoureusement. Les statues des Idoles, écrit-il, sont grandes et creuses à l'intérieur et se prêtent parfaitement à « l'imposture », mais « aucun Indien ne pourrait être trompé comme ça ». Les seuls oracles crédibles se font par la bouche des prêtres. C'est le démon qui leur rentre « dedans dans une espèce de fureur & d'enthousiasme » et même ceux qui « assistent au sacrifice » peuvent aussi être saisis, même s'ils ne sont pas « habiles dans l'art de deviner ⁶⁸ ». Tout autre type de divination serait suspect. En conclusion, Bouchet consolide son argument en affirmant que, même si une possession commence comme une fourberie, elle ouvre la porte à la force diabolique :

Je ne prétends pas, Mon Réverend Père, qu'à l'imitation des Oracles rendus véritablement par les Démons, les Prestres des Idoles ne se fassent quelquefois un art de contrefaire les Possédez, & de répondre comme ils peuvent à ceux qui les consultent ; mais après tout, cette dissimulation n'est, comme je vous l'ay dit, qu'une imitation de la vérité ; encore le Démon est-il communément si fidèle à se rendre à leur évocation, que la fraude ne leur est guère nécessaire ⁶⁹.

Cette interprétation de la « possession », située dans le domaine du diabolique, rencontra un succès certain, comme l'illustrent la terminologie officielle et l'ethnographie britannique jusqu'au tournant du ^{xx}e siècle, qui parlent de « *demon worship* ⁷⁰ ». Cette classification occidentale négative a continué à informer dans d'autres registres les théories anthropologiques coloniales et postcoloniales, alors que le diable avait dans le même temps perdu son rôle d'acteur prééminent. La perspective « diabolique » héritée des récits missionnaires sera remplacée par des théories tenant ces pratiques pour des « superstitions folkloriques » et des « coutumes ». Pour Mircea Eliade, la possession était ainsi une technique archaïque de l'extase, une relique du passé très présente dans la religion des paysans pratiquant des cultes extatiques, comme beaucoup de marginaux, de primitifs et de gens au plus bas dans la hiérarchie des castes ⁷¹. Dans un cadre plus large, d'après Mark A. Schneider, toutes les disciplines interprétatives, anthropologie comprise, participèrent à la production d'un discours du « désenchantement moderne » afin de s'imposer comme « scientifiques ». En opposant le comportement magique au comportement « profane », on ravale le premier au rang d'« objet de recherche déshonorant ⁷² ». Ce n'est que lorsque apparaissent les mouvements de la contre-culture des années 1960, suivie de la déconstruction, du postmodernisme et du New Age, que la « possession » recouvre une valeur positive et « mystique ».

La lettre au père Baltus, dans son contexte propre, doit se lire comme un effort pour constituer une nouvelle « science » des démons, fondée sur l'observation eth-

⁶⁸ *Ibid.*, pp. 88-97.

⁶⁹ *Ibid.*, pp. 68-69.

⁷⁰ Sur la possession en Inde, voir F. M. SMITH, *The self possessed, Deity and spirit possession*.

⁷¹ G. TARABOUT, « Prologue ; approches anthropologiques », p. 15. Voir aussi I. M. LEWIS, *Ecstatic Religion*.

⁷² M. A. SCHNEIDER, *Culture and Enchantment*, p. 4.

nographique extra-européenne, et constitue un rouage de la machine religieuse chrétienne appelée à conserver son monopole sur les miracles, le merveilleux et les traces du monde enchanté à la veille des « Lumières ⁷³ ».

Quelle que soit la vie idéologiquement tortueuse de cette catégorie anthropologique qu'est la possession, dans les premières descriptions jésuites furent déjà posés les nouveaux soubassements pour penser une anthropologie de la personne ⁷⁴. Les démons qui torturent visiblement les corps « remplis de [...] fureur et d'enthousiasme » se plaignent, menacent, prophétisent, devinent ⁷⁵. Leur parole transgresse et reclasse les représentations sociales ⁷⁶. La possession spontanée des femmes en particulier figure dans les lettres missionnaires depuis le XVI^e siècle et témoigne d'un important espace de pouvoir féminin qui effrayait et attirait les missionnaires ⁷⁷. En général la scène théâtrale de possession, spontanée et institutionnalisée, continue à fonctionner comme un espace de construction de relation avec soi-même, les autres et l'environnement ⁷⁸.

Après avoir identifié ce terrain, incertain et mobile, porteur d'identité, les missionnaires allaient greffer une autre technologie du soi, la confession. Exorciser, baptiser et confesser furent des formules à succès dans la mission, bien avant l'arrivée des missionnaires français ⁷⁹. Les sacrements catholiques (baptême, confession, extrême-onction) furent réinterprétés en Inde et partout ailleurs dans le registre médical. Dans l'enseignement missionnaire, on les présentait en premier lieu comme porteurs d'une régénération spirituelle, avec également des effets salutaires sur le corps. Les récits missionnaires foisonnent de miracles guérisseurs provoqués par l'administration des sacrements ⁸⁰. Le sacrement de pénitence rencontra en outre un succès considérable parmi les convertis. D'après les missionnaires, les

⁷³ Les Lumières n'avaient pas effacé les démons. Ils ont survécu sous d'autres noms jusqu'à aujourd'hui. H. C. E. MIDELFORT, *Exorcism and Enlightenment*, p. 9.

⁷⁴ Avant les jésuites, la scolastique médiévale avait fait naître le diable, d'après A. BOUREAU dans son livre, *Satan hérétique*, pour penser une anthropologie de la personne dans sa complexité déjà moderne. Voir aussi le dossier publié sur son livre dans *Cahiers du Centre de recherches historiques* (2005), notamment le texte de S. HOUDARD, « Du laboratoire scolastique » et celui de D. BOQUET, « Un homme sous influence ». Voir aussi R. MUCHEMBLED, *Une histoire du diable, XII^e - XX^e siècle*.

⁷⁵ « Lettre du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus au Père Baltus de la mesme Compagnie ». La lettre est sans date, *LEC*, vol. IX, p. 66.

⁷⁶ M. DE CERTEAU, « Le langage altéré ; la parole de la possédée ».

⁷⁷ Pour la possession et l'évangélisation, voir I. G. ŽUPANOV, « Conversion, Illness and Possession ». Pour l'histoire de la possession des femmes à l'époque moderne, voir M. SLUHOVSKY, *Believe Not Every Spirit*, S. FERBER, *Demonic Possession and Exorcism*, N. CACIOLA, *Discerning Spirits*.

⁷⁸ R. FREEMAN, « Dynamics of the Person ».

⁷⁹ En 1573, Hieronymus Vaz de Cuenca, missionnaire jésuite auprès des Parava de la baie de Mannar, l'indique expressément : « Les chrétiens ont une grande dévotion aux saints sacrements », en particulier à la confession. « P. Hieronymus Vaz de Cuenca aux membres à Lisbonne », Saint Roque, Mannar, 16 décembre 1573, *DI*, vol. IX, p. 298.

⁸⁰ Le baptême *in articulo mortis* des enfants malades ainsi que l'extrême-onction pouvaient pourtant produire un effet opposé parmi les « païens ». Les témoignages des missionnaires oratoriens goanais au Sri Lanka décrivent la méfiance des non-chrétiens envers les gestes de charité chrétienne lors de l'épidémie de variole en 1698. Les missionnaires furent accusés d'avoir tué les gens auxquels ils administraient l'extrême-onction. Voir I. G. ŽUPANOV, « Goan Brahmins in the Land of Promise ».

chrétiens, notamment les femmes, voulaient se confesser tous les jours et suivaient les prêtres dans leurs visites pastorales. Elles souhaitaient faire part de tous leurs péchés, y compris les plus insignifiants, et ce faisant accablèrent les jésuites d'un surcroît de travail.

Il est possible que la confession, structurellement similaire à la possession, ait à long terme stimulé l'apparition de nouvelles formes de possession par l'intermédiaire des saints chrétiens et de la Vierge, comme le montrent les travaux contemporains des anthropologues⁸¹. L'enracinement du christianisme en Inde, et ailleurs, ne pouvait pas se passer des formes culturelles et de l'organisation sociale locales.

V. — LE SAVOIR ORIENTALISTE DES MISSIONNAIRES

Le savoir et le savoir-faire locaux, pour reprendre Le Gobien dans son introduction au premier tome des *LEC*, avaient effectivement donné « aux Sciences et aux Arts [Européens] un nouveau lustre⁸² ». Mais c'étaient des savoirs toujours imparfaitement dévoilés. D'abord, comme l'écrit du Halde qui reprit la publication des *LEC* à la mort de Le Gobien,

... les Brames, qui sont les sçavants du Païs, ont une attention particulière à ne pas laisser passer leurs livres en d'autres mains ; ils croiroient profaner leur doctrine, s'ils la rendoient trop commune. D'ailleurs il y va de leur intérêt de cacher aux Peuples ces sortes de connoissance⁸³.

À cause des brahmanes, poursuit du Halde, les Indiens sont « très peu instruits des principes de leur Religion ». On aperçoit ici, dans cette opinion missionnaire, le premier problème auquel sera confrontée la « science » de l'autre, en l'occurrence l'orientalisme naissant : l'incapacité et/ou le refus de communication. Obstruer le commerce et la communication fut considéré par les théologiens de la seconde scolastique, à commencer par Francisco de Vitoria, comme un acte contre la loi naturelle. Après la conquête espagnole de l'Amérique, le droit d'évangélisation se fondait sur des théories universalistes reposant sur l'idéal néo-stoïcien de la loi naturelle et universelle et sur l'idéal néoplatonicien de *prisca theologia*⁸⁴. À la fin du XVII^e et au XVIII^e siècle, l'appareil néo-thomiste fut démantelé ainsi que les prétentions planétaires des monarchies ibériques, mais le destin « global » de la religion chrétienne était devenu une évidence du point de vue européen⁸⁵. C'est à partir de ce point d'appui — le « droit » auto-octroyé à la mission globale — que les missionnaires jésuites français s'implantèrent en Inde, en lien étroit avec l'émergence, sous la bannière de la monarchie française, d'un réseau commercial et poli-

⁸¹ Voir B. SEBASTIA, *Les Rondes de saint Antoine*. R. L. STIRRAT, « The Shrine of St. Sebastian ».

⁸² « Epistre aux jésuites de France », par Charles Le Gobien, *LEC*, vol. I, pp. aij-avj.

⁸³ « Epistre aux jésuites de France », par J.-B. du Halde, *LEC*, vol. IX, pp. aij.

⁸⁴ L. CLOSSEY, *Salvation and Globalisation*, p. 253.

⁸⁵ Pour le rôle de la seconde scolastique dans le cadre de la question de l'Amérique, voir A. PAGDEN, « Dispossessing the Barbarian », p. 36.

tique. Le « droit au savoir », que les *LEC* ne cessent d'évoquer avec un mélange d'admiration et d'impatience, complète cette logique du droit que le colonialisme adulte du XIX^e siècle transformera en « devoir de savoir ». La recherche des livres brahmaniques, les Veda et autres textes sanskrits, ainsi que la quête de savants brahmanes sachant les lire, s'accompagnèrent d'une méfiance constante quant à leur authenticité. Dès le XVI^e siècle, les missionnaires avaient appris à leurs dépens que le savoir obtenu par truchement ne pouvait pas être fiable. L'accès direct, sans la médiation des brahmanes, représentait l'idéal pour l'acquisition de ce savoir « ancien », non encore contaminé par l'idolâtrie, que l'on pensait lié à une seule et même source, la Révélation divine.

Pour Jean Venant Bouchet et les autres missionnaires catholiques du XVIII^e siècle, l'Inde a toujours constitué un espace de recherche, plein de mystères. Huit ans après la mort de Bouchet, le père Jean-François Pons (1698-1753), un sanskritiste confirmé, écrit en 1740 en conclusion d'une lettre magistrale sur les « sciences » des brahmanes et les écoles philosophiques :

Je ne suis pas assez au fait des systèmes des autres Écoles : ce que je vous marque ici, ne doit même être regardé que comme une ébauche à laquelle une main plus habile auroit bien des traits à ajouter, & peut-être plusieurs à retrancher. Il me suffit de vous faire connoître que l'Inde est un pays, où il se peut faire encore beaucoup de nouvelles découvertes⁸⁶.

Le savoir orientaliste missionnaire resta ainsi toujours ouvert aux merveilles, aux miracles et aux démons, comme d'ailleurs le savoir brahmanique. Le jugement des orientalistes britanniques, Sir William Jones et les autres membres de l'Asiatic Society of Bengal, marquera le tournant de cette approche épistémique, non sans l'avoir en premier lieu assimilée fragment par fragment, et ultérieurement épurée de ses « superstitions » et exagérations « papistes ». À la fin du XVIII^e siècle, les administrateurs et les orientalistes britanniques accuseront le savant missionnaire et le docte brahmane de n'être que des informateurs ignorants et trompeurs, héritage d'un monde enchanté à l'assaut duquel s'était lancée la modernité, proclamant son « devoir de savoir⁸⁷ ».

⁸⁶ « Lettre du P. Pons, missionnaire de la Compagnie de Jesus, Au P. du Halde de la même Compagnie ». A Careical, sur la côte de Tanjaour, aux Indes Orientales, le 23 novembre 1740, *LEC*, vol. XXVI, p. 256.

⁸⁷ M. SALER, « Modernity and Enchantment ».